

Le danger au regard de notre état est de nous imposer une obligation, piègeuse par définition, pour se dégager d'elle une logique difficilement contestable, susceptible de nous positionner au-devant d'une espèce de contrainte, nous ordonnant à maintenir un cap, impossible à atteindre et nous amenant à nous dire mauvais.

Ce cahier des charges est vieux comme le monde, au sens propre du terme et consiste à ce que nous nous aménagions à ce sujet, un genre d'identité, synonyme de compensation, exigeant pour s'orchestrer un ordre moral.

Plus encore, comme nous concernant, la question se pose, nous nous sentons là aussi dans l'obligation d'y répondre.

Mais cette question, au nom justement de cette scission en nous, n'est pas posée par nous explicitement, mais transite par nous, pour être posée et les réponses qui s'ensuivent servent sa cause, en contribuant à ce que nous nous interroguions de plus belle.

À partir de cette nécessité, nous nous trouvons positionnés au-devant d'un souci, si nous n'y répondons pas, nous sommes parcourus par une impression de culpabilité et si nous nous y risquons, cette même culpabilité nous rattrape à nouveau, en usant pour ce

faire de ce que nous avons consenti pour relever ce même défi.

Je me doute que ce que j'explique à beaucoup semblera abscons, voire foncièrement inutile, le mal comme le bien à ces esprits conservant leur logique toute teintée d'évidences.

Certains philosophes, pour mettre en avant le bien-fondé d'une morale, ont prétendu, à juste titre, que, peu importe sa constitution, ne se dégage pas de ceux et celles qui sont bien intentionnés autant de caractéristiques spécifiques de départ, synonymes de particularités notamment physiques ou intellectuelles, nous avertissant que ceux-là, plus que les autres, sauront se montrer plus cléments que la moyenne.

Le problème est que nous ne sommes pas plus renseignés à ce sujet de façon anticipée, à l'encontre de ces quelques-uns dont il nous faudra nous méfier.

Toutes et tous avons croisé dans nos vies des hommes et des femmes particulièrement soucieux de leurs semblables et n'ayant pas de visu de signes pouvant être dits comme distinctifs.

Hélas, j'aurais tendance à penser que nous ne devenons pas bons ou mauvais à partir de nous seuls, à ce propos, le contexte au sein duquel nous évoluons

comme les circonstances qui le constituent décident pour nous.

Dit autrement, le bien n'est-il pas l'expression presque banalement d'une situation favorable, nous motivant à nous faire aimables, et le mal, d'une situation contraire, nous poussant à céder à des manières opposées.

Je me rends bien compte que certaines problématiques, lorsqu'elles sont soulevées, dérangent, beaucoup ayant la sensation que les réflexions qu'elles provoquent sont développées pour déstabiliser un certain ordre, en l'occurrence établi.

Après tout, de ces notions de bien et de mal se dégage comme une stabilité qui permet entre nous une cohabitation. Sous cet aspect, elles ressemblent à ces jeux réclamant autant de règles simplement pour être joués, les participants devant se ranger à un cahier des charges, chacun comprenant qu'il ne peut, pour que cette partie en soit une, faire ce que bon lui semble.

Mais ce jeu-là reste une construction et les règles qui le permettent, par ce biais, existent à leur tour sans exister.

Du bien et du mal, il faut, à mon humble avis, retenir qu'ils peuvent nous influencer, mais ils sont trop sujets à caution pour nous garantir une identité digne de ce nom.

Si l'on dit de vous que vous êtes quelqu'un de bien, penchez-vous sur votre cas et, au creux de vos silences, confrontez-vous en théorie à autant de situations contraires à celles qui vous ont fait accessible et demandez-vous si, au contact de celles-là, vous continueriez à vous faire estimable.